

PRÉSENTATION

par Alain Caillé

Il y a vingt-cinq ans, le libéralisme économique semblait mort et enterré. Au moins dans le domaine des idées et de la théorie. En dehors des États-Unis et de l'URSS, pouvait-on, aux alentours des années quatre-vingt, être autre chose que vaguement keynésien et plus ou moins socialiste ou social-démocrate ? L'URSS et les USA eux-mêmes ne convergeaient-ils pas en direction d'une même réalité moyenne propre à toutes les « sociétés industrielles » ? Aujourd'hui, ressuscité de ses cendres et radicalisé, l'ultralibéralisme triomphe mondialement, et aucune idéologie ne semble plus en mesure de le contrer et de le contenir. Le marxisme a du mal à se remettre de la liaison coupable contractée avec le communisme et de l'autodestruction des « socialismes réels ». Au-delà du marxisme, c'est la référence même au socialisme qui apparaît désuète. Comme si, privées du repoussoir et de l'aiguillon communistes, les idéologies social-démocrates, si nécessaires qu'elles aient été pour civiliser et canaliser les capitalismes d'après-guerre, se révélaient subitement fades et sans saveur. Presque inconsistantes. Victimes de leur économicisme et de leur utilitarisme congénital, elles avaient en fait largement cessé de faire sens et de mobiliser les passions politiques bien avant l'écroulement du Mur de Berlin. On le comprend aisément : si l'essentiel est uniquement l'accroissement du niveau de vie et des richesses marchandes, ne vaut-il pas mieux placer tous ses espoirs dans le marché, même si c'est au prix d'une augmentation plus ou moins massive du nombre des laissés-pour-compte ?

Mais de même que la dislocation de la référence au communisme a produit par ricochet des effets bien au-delà des pays ou des partis directement impliqués, de même le déclin apparemment irrésistible de l'idéal socialiste affecte de proche en proche toute une série de signifiants avec lesquels il avait fait alliance. Même lorsqu'ils votent à gauche, même peut-être lorsqu'ils militent à gauche — et très certainement lorsqu'ils militent à la gauche de la gauche —, allez donc parler aujourd'hui de « gauche », ou même de « démocratie » et d'« humanisme » à des jeunes de moins de trente ans ! Dire que ces mots leur sont devenus indifférents serait faible. Bien plutôt ils les dégoûtent. Quant au progrès, à part le progrès des derniers logiciels de Microsoft, des DVD ou des Playstations, il n'intéresse plus personne. Comprendons bien : ce ne sont pas (pas nécessairement) les choses — l'aspiration à plus de justice ou d'égalité, à une citoyenneté plus active — mais *les mots* qui deviennent insupportables. Comme si les promesses dont ils ont été porteurs parlaient encore mais rendaient d'autant plus cruelles les désillusions apportées en réponse par l'histoire et la réalité. Comme si la seule évocation de ces vocables éveillait immédiatement le sentiment d'une tromperie impardonnable.

Reprenons : deux cents ans après son apparition sur la scène des idées (avec Saint-Simon, disons), un peu plus de cent cinquante ans après avoir reçu son nom (donné, de façon d'ailleurs péjorative, par Pierre Leroux), il apparaît que le socialisme n'est resté vivace et viable qu'aussi longtemps qu'il a su naviguer et se tenir à égale distance entre deux écueils, entre deux *attracteurs étranges*, dirait-on en théorie du chaos : sa réduction à la matrice économiste-utilitariste dont il est né et a procédé, ou bien sa dissolution dans les brumes de la quête, aussitôt démentie, d'un amour universel illimité. Cédant trop au réalisme économique, au détriment de l'esprit de solidarité, il se dissout dans l'utilitarisme ; n'aspirant plus, illusoirement, qu'à la fraternité et à la camaraderie de tous les damnés de la terre, il bascule dans le totalitarisme. Naviguer entre deux écueils, disions-nous. Le socialisme de l'Europe de l'Ouest aura su le faire, bon an mal an, en préservant l'essentiel : permettre l'accès des plus démunis à la dignité sociale et à l'estime de soi sans mettre en péril la démocratie. Mais il ne s'est jamais agi que de navigation à vue. Avec de faibles cartes et sans guère de boussoles. Tout un ensemble de savoir-faire pratiques, de tours de main, de recettes de cuisine électorales, rhétoriques, syndicales, bureaucratiques ou gouvernementales s'est accumulé et transmis de générations de militants en générations de militants. Mais au sein de cet ensemble, on a du mal à discerner les traits d'un corps doctrinal structuré et puissant¹. Et cela aussi contribue largement au déclin des valeurs de la gauche. Le libéralisme économique, avec Hayek ou Milton Friedman, avec la société du Mont-Pélerin et les rencontres de Davos, a su faire son *aggiornamento* et préparer les conditions intellectuelles et idéologiques de sa mondialisation. On ne voit pas se dessiner du côté des socialistes et de la gauche un mouvement d'une ampleur comparable. Et d'ailleurs, parce qu'il est trop coextensif à l'échelle des États-nations, il n'est pas sûr que l'idéal socialiste soit effectivement (et tel quel) susceptible d'universalisation.

Pourtant, à réexaminer, de Saint-Simon à Jaurès, la tradition socialiste la plus riche, la tradition du socialisme français — trop vite qualifié d'utopique par le marxisme —, on s'aperçoit qu'elle était et reste porteuse d'autres possibles que ceux qui sont effectivement advenus. Certes, et c'est ce que révèle l'examen auquel procède ce numéro de *La Revue du MAUSS*, elle n'a pas su clarifier suffisamment ses rapports à l'utilitarisme benthamien, à la « dogmatique de l'égoïsme » — cette matrice commune au socialisme, au totalitarisme et au libéralisme — d'une part, et au sacrificialisme altruiste qui allait accoucher de la composante totalitaire du communisme d'autre part. Cependant, à la suivre avec quelque détail et attention, on la voit dessiner à mi-chemin de ces deux écueils et comme sur la voie du milieu — portée notamment par Pierre Leroux et Jaurès² — une pensée audacieuse

1. Seul, dans la deuxième moitié du xx^e siècle, un Karl Polanyi, l'auteur de *La Grande Transformation*, fournit certaines bases théoriques, éthiques et scientifiques d'un socialisme humaniste capable de rivaliser avec le marxisme et le libéralisme.

2. Dont, rappelons-le, Marcel Mauss était le plus proche compagnon.

de la socialité et de la solidarité par association, l'attente d'un socialisme associationniste qui ne succombe ni à la dissolution libérale dans les intérêts individuels ni à la fusion artificielle et totalitaire des intérêts dans une communauté fantasmatique.

À l'heure où, de toute évidence, la tâche qui nous attend est de contribuer à l'émergence, à l'autonomisation et à la consolidation d'une société civile associationniste d'envergure mondiale, cette tradition est sans doute la source d'inspiration la plus précieuse qui nous reste. Elle nous montre que la démocratie et l'instauration du politique doivent être recherchées pour elles-mêmes et rester toujours hiérarchiquement dominantes tant par rapport à la poursuite des intérêts matériels que par rapport aux impératifs altruistes. Non que les intérêts matériels n'importent pas ou que la solidarité soit toujours un vain mot; mais, en amont d'eux, la démocratie apparaîtrait comme leur condition à la fois de possibilité et de significativité. *L'autre socialisme*, ni utilitariste ni totalitaire, c'est celui qui sait penser et assumer ce primat de l'idéal démocratique et politique et qui comprend que, depuis les associations de quartier et de voisinage jusqu'aux ONG qui agissent à l'échelle planétaire, l'épanouissement démocratique passe par le pullulement et l'activité protéiforme des associations librement formées³. Gageons que, à échéance peut-être plus brève qu'on ne le penserait, les partis politiques qui apparaîtront porteurs d'espoir, renouant avec un idéal socialiste revivifié, seront ceux qui, au lieu de satelliser et d'instrumentaliser la sphère associative, sauront se mettre à son service et lui permettre de conquérir son autonomie.

Socialisme et utilitarisme

Le paysage général étant ainsi campé, nous pouvons d'autant plus nous borner maintenant à présenter succinctement les grandes masses qui composent ce numéro particulièrement riche que, comme le lecteur s'en apercevra, chacune des parties se présente en quelque sorte d'elle-même. Un premier bloc, historique, montre comment tous les socialistes français, de Saint-Simon jusqu'à Jaurès en passant par Proudhon, Fourier, Leroux, Fournière ou Malon, se sont situés explicitement et directement par rapport à la doctrine utilitariste de Bentham. Insistons seulement sur un point, à vrai dire essentiel : on ne comprend rien à l'histoire du socialisme — et donc à l'histoire des XIX^e et XX^e siècles — si on ignore ou si on sous-estime cette dépendance directe de la réflexion socialiste par rapport à Bentham. Le long

3. Cet « autre socialisme » est très proche du « socialisme libéral » italien opportunément remis en mémoire par Monique Canto-Sperber (*Esprit*, mai 2000). Le mot libéral toutefois mérite explication. Pour éviter toute confusion, il convient en effet, comme les Italiens justement, de distinguer clairement et radicalement entre le libéralisme économique (qu'ils appellent le libérisme) et le libéralisme politique. Par hypothèse, le socialisme ne peut pas se revendiquer du libéralisme économique (du libérisme), mais rien ne lui interdit de reprendre à son compte certains idéaux du libéralisme politique.

texte introductif de *Philippe Chanial*⁴, qui situe admirablement ces diverses doctrines les unes par rapport aux autres, est particulièrement éclairant sur ce point. Et Eugène Fournière ou Benoît Malon dans leurs admirables histoires généalogiques des doctrines socialistes situent parfaitement la dépendance de Bentham à son tour par rapport aux philosophies des Lumières. Ce qui frappera certainement ici, d'ailleurs, dans les choix de textes de *Pierre Leroux*, *Benoît Malon*, ou *Jaurès* présentés par P. Chanial et *Bruno Viard*, c'est l'extraordinaire érudition, alliée à une grande clarté d'expression, de tous ces auteurs, souvent d'origine ouvrière⁵. En un mot, ils savent de quoi ils parlent (et ils savent l'écrire). Et ils savent ce qu'utilitarisme veut dire : une doctrine qui cherche le bonheur universel, le bonheur du plus grand nombre, certes, mais en partant du postulat que chacun des individus qui composent ce grand nombre est d'abord animé par des motivations égoïstes et par un esprit de calcul. Tout le problème est de savoir comment composer le motif égoïste et le motif altruiste. Comme, sous l'influence de l'utilitarisme plus tardif de John Stuart Mill puis de Sidgwick, les philosophes contemporains voient désormais dans l'utilitarisme un altruisme intuitionniste (plus qu'un égoïsme rationaliste), on ne saurait trop leur conseiller de lire ce dossier qui leur montrera comment l'utilitarisme était réellement compris au XIX^e siècle et bien après. Y a-t-il meilleure lecture de Bentham que celle de Pierre Leroux? Sur Pierre Leroux, pour finir et pour illustrer son importance dans l'histoire du socialisme européen si méconnue habituellement, nous reproduisons la lettre écrite à Boris Souvarine⁶ par *Jacques Viard*, l'infatigable et omniscient commentateur et avocat de Leroux, qui sert de préface à son *Pierre Leroux et les socialistes européens*.

Socialisme, utilitarisme et totalitarisme

Comment composer les motifs égoïstes et altruistes? Un second bloc de textes atteste que l'incapacité de procéder à une composition bien tempérée de ces motifs engendre des monstres et transforme la rationalité en folie et l'amour proclamé de l'humanité en haine universelle des hommes. C'est ainsi qu'*Alain Caillé* entreprend, dans le deuxième texte qui initie ce numéro, de montrer comment le totalitarisme, d'abord dans sa variante

4. À qui nous devons l'idée de ce numéro auquel il a contribué par deux textes décisifs. Reprenant une de ses formulations, nous avons failli l'intituler « Le socialisme est-il un utilitarisme sympathique? ». Mais cet intitulé charrie trop de connotations qui ne peuvent parler qu'à des lecteurs avertis à la fois des subtilités de l'utilitarisme et de celles de l'histoire du socialisme...

5. Faute de place, nous avons malheureusement dû renoncer à donner ici les extraits de Fournière initialement prévus.

6. Rappelons que Boris Souvarine (pseudonyme emprunté au *Germinal* de Zola par Boris Lifschitz — 1895-1984), nommé par Lénine au comité exécutif de l'Internationale communiste, véritable cofondateur du Parti communiste français, fut aussi le premier et précoce critique du communisme soviétique. Réfugié en France, il y publie la revue *La Critique sociale* à laquelle collaborèrent étroitement, et notamment, Georges Bataille et Simone Weil.

communiste, peut être analysé comme le résultat d'une transcroissance de l'utilitarisme — il se veut un hyper-utilitarisme, hyper-scientiste et hyper-rationnel — couplé de façon explosive avec l'aspiration à une exacerbation de l'anti-utilitarisme⁷ (seule la générosité doit procéder à l'organisation du rapport social). Pour entendre un tel argument, il faut bien entendu être au préalable convaincu de la pertinence du concept de totalitarisme. En reconstituant le parcours intellectuel de Claude Lefort — du trotskisme à la critique du totalitarisme et à la pensée de la démocratie —, *Dick Howard*⁸ montre avec éloquence pourquoi nous en avons en effet besoin. *Jean-Pierre Le Goff* pour sa part synthétise l'analyse du totalitarisme par Hannah Arendt en insistant sur l'absolue irréductibilité des totalitarismes à l'utilitarisme⁹. *Michel Dion*, sur le cas précis de la Roumanie, analyse la réversibilité du fascisme au communisme. *Renée Frégosi* réfléchit sur l'instabilité des dictatures, aussi réversibles dans la démocratie que les démocraties le sont dans « la noble tyrannie », selon Platon. Autre réversibilité que celle de l'Ordre nouveau personnaliste, — reconstitué ici par *Michel Herland* —, véritable héritier de l'idéal socialiste, et trop souvent confondu avec son homonyme fasciste ?

Le moment 1848

Retour à l'histoire du XIX^e siècle avec tout un ensemble de textes consacrés à l'étude du moment 1848 et, plus spécifiquement, de ce qui se joue à la Commission du Luxembourg, chargée de réfléchir sur l'aide aux nécessiteux. C'est là au fond que se joue pour la première fois la confrontation entre les trois socialismes, celui qui penche pour les considérations de bon sens utilitaires, celui qui entend faire régner la solidarité même au prix de la dictature, celui enfin qui entend se tenir ferme sur la voie escarpée du milieu, celle du socialisme associationniste. *Gérard Delfau*, *Chantal Gaillard* et *Jean-François Marchat* nous donnent tous les éléments d'information historique nécessaires à l'intelligence des débats. *Bruno Viard*, *Daniel Céfaï*, *Yves Vaillancourt* et *Philippe Chaniel* reconstituent les traits du socialisme associationniste qui s'exprime alors. *Bernard Perret*, *Jean-Louis Laville* et *Laurent Gardin* montrent l'actualité des débats d'alors et les leçons que peuvent en retirer aujourd'hui ceux qui entendent concourir à l'expansion d'une société civile et d'un tiers secteur dotés d'une auto-consistance suffisante.

7. Le nazisme pouvant être pour sa part analysé comme le renversement de la hiérarchie établie par le communisme entre motifs hyper-utilitaristes et hyper-anti-utilitaristes.

8. Cet article de D. Howard constitue peut-être la meilleure introduction qui soit à la pensée, difficile d'accès, de C. Lefort.

9. J'imagine que mon ami J.-P. Le Goff croit ainsi lancer une pierre dans mon jardin puisque je soutiens pour ma part que le totalitarisme ne peut être compris que dans la lignée de l'utilitarisme. Mais, à mon sens, il apporte plutôt de l'eau à mon moulin. Dire que le totalitarisme défie l'utilitarisme — formulations de H. Arendt, que je reprends d'ailleurs à mon compte — n'est pas très différent de dire qu'il représente une transcroissance de l'utilitarisme, un hyper-utilitarisme fantasmatique couplé à un hyper-anti-utilitarisme...

Au-delà du progressisme et du socialisme ?

Où en sommes-nous ?

Vers une société civile mondiale ?

Arrivé à ce stade du numéro, le lecteur sympathisant et intéressé verra bien, croyons-nous, dans quelle direction il importe maintenant de réfléchir. Confrontés au déclin des régulations politiques stato-nationales, de plus en plus impuissantes face à la mondialisation du marché et du capitalisme, notre seul espoir de préserver et de faire vivre ce qui doit l'être ne passe-t-il pas par la constitution d'associations, de réseaux d'alliance globalisés, par l'édification d'une société non marchande (ce qui ne signifie pas nécessairement anti-marchande) mondiale ? Au-delà du socialisme utilitariste social-démocrate et du socialisme autoritaire-totalitaire, c'est un socialisme associationniste qu'il convient d'édifier, soutient *Bruno Théret*¹⁰. Et, on voit même, avec l'intéressante proposition faite par *Pierre Bitoun*¹¹ de doubler les organismes internationaux (FMI, OMC, etc.) d'une représentation institutionnelle des ONG, comment cette société civile pourrait commencer à trouver un peu de cohérence, de représentativité et de légitimité. Oui, assurément, l'objectif, un des objectifs essentiels, est là. Mais ne sous-estimons pas les obstacles. D'une part, l'autonomisation de cette société civile par rapport au marché, à l'État ou au traditionalisme familial est bien plus aisément proclamée que réalisée en pratique. Et elle peine notamment à conjoindre et articuler sa dimension politique-revendicative avec la quête d'une autosuffisance économique. *Bernard Eme* et *Jean-Louis Laville* montrent ici, en ce sens, à quel point l'idée même de tiers secteur à laquelle tant d'auteurs se réfèrent — ce noyau économique potentiel de la société civile extra-marchande — est en fait composite et recouvre des positions théoriques et idéologiques bien différentes. D'autre part, la question essentielle se pose de savoir sous l'égide de quels signifiants majeurs pourraient se mobiliser les passions et s'affirmer une hégémonie politique inspirée des considérations qui précèdent¹². La gauche ? Le progrès ? Le socialisme n'était pas intrinsèquement lié à la gauche et moins encore au culte du progrès ; et on ne saurait mobiliser les hommes et les femmes de bonne volonté au

10. Saluons cette convergence de l'École de la régulation, dont Bruno Théret est un des plus éminents représentants, avec les thématiques défendues par le MAUSS et par les courants qui se réclament de l'économie solidaire. Elle est prometteuse.

11. Notre ami Pierre Bitoun a souvent un métro d'avance en matière de propositions de réforme. C'est lui, à notre connaissance, qui a été le premier à suggérer l'instauration d'une taxe Tobin en Europe et son affectation au financement des comptes sociaux (cf. *La Revue du MAUSS semestrielle* n° 7, 1996). On sait le succès que cette proposition (par ailleurs problématique, mais c'est une autre histoire) a obtenu depuis avec la constitution d'AT-TAC.

12. Sur le rôle crucial des « signifiants vides » en politique et sur la logique de l'hégémonie, on consultera le livre difficile mais très important d'Ernesto Laclau, *La Guerre des identités. Grammaire de l'émancipation*, La Découverte/MAUSS, 2000.

nom de la gauche, plaide avec son habituel talent, tout de vigueur et de clarté, *Jean-Claude Michéa*, dont nous reproduisons ici la préface à la réédition du célèbre livre de C. Lasch, *La Culture du narcissisme*, et une lettre à A. Caillé. Mieux vaut tabler, explique-t-il, sur la *common decency* d'Orwell, sur la civilité, ou l'esprit du don de Mauss. Sans doute, répond A. Caillé, mais on ne peut pas faire comme si l'opposition droite/gauche n'était pas encore structurante du jeu politique. Ne vaut-il pas mieux tenter de penser non pas en dehors de la gauche et du socialisme mais au-delà¹³ d'eux et de leur liaison, dans leur sillage revendiqué et assumé ?

Ce numéro s'achève sur un texte un peu excentré mais qui rejoint finalement, à sa façon, les thèmes abordés par ailleurs. Le meilleur connaisseur américain de Max Weber, *Stephen Kalberg*, y déconstruit de manière très convaincante l'image reçue d'un Max Weber passéiste, ne voyant régner dans la modernité que l'aliénation secrétée par la « cage d'acier » dans laquelle nous serions enfermés. La culture américaine, (d)éto(n)nant mélange d'ascétisme et de civisme, favorise en fait structurellement l'investissement communautaire et associationniste. Son actuel asservissement à l'hédonisme marchand n'est pas nécessairement irréversible. Sur la voie de la constitution d'une société civile mondiale, peut-être sera-t-elle un des facteurs déterminants ?

L'édification d'une société civile mondiale implique-t-elle le déclin irréversible des nations ou au contraire leur reviviscence sous d'autres formes qui resteraient à définir ? Personne ne connaît la réponse à une telle question. Mais sans doute passera-t-elle par la prise en compte d'une dimension trop évacuée et déniée dans l'histoire du socialisme et de la gauche¹⁴. Le lecteur de ce numéro mesurera combien a été centrale dans cette histoire l'opposition entre l'axiomatique de l'intérêt et celle de la solidarité, entre le *pour soi* et le *pour autrui*. Or, limitée à elle-même, cette opposition est stérile et indécidable. La question de savoir ce qui doit revenir à moi (à nous) ou à l'autre (aux autres) ne prend un sens déterminé que rapportée à la question de savoir ce que nous avons reçu et de qui, envers qui et de quoi nous sommes endettés, de ce qui nous fait obligation d'une part, et à celle de savoir ce que nous voulons faire ensemble, de la part d'indéterminé et d'a(d)venir à travers laquelle nous entendons nous lier les uns aux autres d'autre part. Il n'est de forme politique viable qu'articulée à une organisation symbolique qui a justement pour tâche et pour nature de répondre à ces questions en expliquant comment et à quel endroit il convient

13. « Au-delà de la gauche » ne signifie nullement « au-delà de la droite et de la gauche ».

14. Comme l'écrivait M. Mauss : « Le socialisme est lié à l'existence des nations ; il n'était pas possible avant qu'elles ne se fussent formées. » Et encore : « Toutes les sociétés qui ne sont pas encore des nations auront à le devenir avant de pouvoir se muer en républiques sociales » (« Les idées socialistes. Le principe de la nationalisation » — 1920 probablement, in M. Mauss, *Écrits politiques*, textes réunis et présentés par M. Fournier, Fayard, 1997, p. 260).

de s'arrêter sur les deux axes constitutifs de l'espace symbolique : celui qui nous situe dans le rapport à l'autre et celui qui indique comment composer le passé et l'avenir, l'obligation et la liberté¹⁵. C'est à la lumière de ces questions qu'il faut approfondir la discussion sur les possibilités ouvertes aujourd'hui à l'autre socialisme. Ou aux doctrines et aux discours qui sauront en prendre le relais.

15. Ces notations cursives doivent sonner passablement abscones. Nous tentons de les expliciter et de leur donner de la substance dans *Anthropologie du don. Le tiers paradigme* (Desclée de Brouwer), octobre 2000, qui paraît en même temps que ce numéro du MAUSS.